Noirceur orientale. L'Égypte de Volney

Sarga Moussa

Constantin-François Chassebœuf (1757-1820), dit Volney, appartient au milieu des idéologues, ce courant de pensée issu des Lumières et qui, à la fin du XVIIIe siècle, cherche à fonder une science générale des idées en tenant compte de leurs rapports entre elles et de leur contexte (politique, économique, géographique, etc.). Très jeune encore, Volney fréquente les philosophes, d'Holbach, Helvétius, Diderot, Condorcet notamment. Après des études de droit et de médecine (mais aussi après avoir commencé à apprendre l'arabe), Volney s'embarque pour l'Égypte, la Syrie et la Palestine, – un périple d'un peu plus de deux ans, entre 1783 et 1785. C'est un itinéraire qui annonce ce que l'on appellera au XIXe siècle le voyage en Orient, à la nuance près que le voyage de Volney est dépourvu de toute dimension religieuse, au point que Jérusalem, où il est apparemment allé, est quasiment évacué de son récit.

Son biographe, le très savant Jean Gaulmier, est persuadé que Volney avait une mission de Vergennes, le ministre des Affaires étrangères de l'époque : il aurait été chargé de montrer le caractère hasardeux d'une invasion de l'Égypte par la France, un projet qui agitait déjà les milieux politiques de l'époque, et que Bonaparte réalisera finalement, mais pour peu de temps (1798-1801), donnant ainsi involontairement raison à Volney[1].

Le récit de voyage de Volney est paru en 1787 sous le titre de *Voyage en Syrie et en Égypte*. Il sera réédité à de nombreuses reprises, et, au XIXe

1. Voir Jean Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, Beyrouth, imprimerie catholique, 1951, et *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire. Volney*, Paris, Hachette, 1959. Voir par ailleurs Jean Roussel (éd.), *Volney et les idéologues*, Presses Universitaires d'Angers, 1988.

siècle, il prendra le titre de *Voyage en Égypte et en Syrie*, qui rétablit l'ordre chronologique de l'itinéraire suivi par Volney : Alexandrie, Le Caire, Jaffa, Acre, Tyr, Saïda, Alexandrette, Alep, Tripoli, Mar-Hanna (un couvent maronite où Volney séjourne huit mois pour perfectionner sa connaissance de l'arabe), enfin Jérusalem et Gaza.

Le texte de Volney est à la fois fondateur, car il nourrit toute la tradition du voyage en Orient de la première moitié du XIXe siècle[2], et très particulier, en ce sens qu'il « casse » volontairement la logique narrative qui est celle du genre, que celui-ci se présente sous forme de récit, de journal ou de lettres. Volney adopte la méthode analytique et divise son *Voyage* en deux grandes parties géographiques (Égypte, Syrie), elles-mêmes divisées en sous-parties (État physique, État politique), lesquelles sont à leur tour subdivisées en chapitres à caractère géographique (De l'exhaussement du Delta), anthropologique (Des diverses races des habitans de l'Égypte »), politique (Gouvernement des Mamelouks), etc.

Volney, à l'évidence, a une ambition totalisante. Il soumet l'ensemble des régions qu'il parcourt à une enquête qu'on qualifierait aujourd'hui de pluridisciplinaire et qui se veut absolument rigoureuse[3]. Il n'est pas le premier, et l'on sait par exemple que Niebuhr, seul survivant de l'expédition en Arabie financée par le roi du Danemark, au début des années 1760, voyageait avec un questionnaire précis auquel il s'est efforcé de répondre dans ses ouvrages. D'autre part, avec les grands voyages de circumnavigation culmine, à la fin du XVIIIe siècle, une nouvelle exigence de scientificité issue des Lumières, et dans laquelle s'inscrit Volney[4]. Mais celui-ci est sans doute l'un des premiers à tenter de mettre en pratique une véritable poétique du voyage comme ascèse du regard, comme

2. Pour une mise en perspective du récit de voyage de Volney, voir Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, ainsi que notre anthologie *Le Voyage en Égypte*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004. Voir par ailleurs l'étude récente de Frank Estelmann, *Sphinx aus Papier. Ägypten im französischen Reisebericht von der Auflkärung bis zum Symbolismus*, Heidelberg, Winter, 2006 (p. 56 et suiv. sur Volney). Voir enfin l'ouvrage récent et très documenté de Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, p. 235 et suiv.

3. Voir Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Oxford, Voltaire Foundation (Studies on Voltaire and the eighteenth century n° 334), 1995, chap. 5.

4. Voir Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des Lumières », dans *Annales*, 52e année, n° 5, septembre-octobre 1997, p. 1115-1151.

refus de tout enjolivement, – une tentation à laquelle le genre viatique est toujours soupçonné de céder, au moins depuis Marco Polo et Mandeville[5].

UNE POÉTIQUE « RÉALISTE »

On connaît l'épigraphe du *Voyage en Syrie et en Égypte* : « J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'Histoire et non aux Romans. » Cette opposition en recoupe implicitement une autre, celle du « factuel » et du « fictionnel », pour employer des catégories d'aujourd'hui empruntées à Gérard Genette. C'est évidemment la question de la *vérité* qui est en jeu : du côté de l'histoire, récit factuel supposé vérifiable, tout travestissement du « réel » est exclu ; du côté du roman, récit fictionnel faisant appel à l'imagination, la porte est ouverte au « mensonge ». En réalité, les frontières ne sont pas si étanches que cela, on le sait bien aujourd'hui. Hérodote, le père de l'Histoire, reproduit parfois complaisamment des récits plus ou moins fabuleux entendus par ouï-dire. Et Volney, qui prétend dans la Préface de son *Voyage* s'être « interdit tout tableau d'imagination[6] », cède parfois au « pittoresque », comme lorsqu'il met en scène des Bédouins rassemblés autour d'un conteur : « Le soir ils s'asseyent à terre à la porte des tentes, ou sous leur couvert, s'il fait froid, et là, rangés en cercle autour d'un petit feu de fiente, la pipe à la bouche et les jambes croisées, ils commencent d'abord par rêver en silence, puis, à l'improviste, quelqu'un débute par un *il y avait au temps passé* et il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune chaik et d'une jeune bédouine[7]. » Suit le récit de ces aventures, qui contredisent, du même coup, ce que le narrateur prétendait s'interdire…

Cela dit, la position de Volney est claire, et ce contre-exemple ne fait que confirmer la règle à laquelle obéit la plus grande partie de son récit. Alors que se multiplient, à la fin du XVIIIe siècle, les *Voyages pittoresques*

5. Voir Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 24 et suiv. Sur le topos du « voyageur menteur », qu'on trouve déjà chez Strabon, voir Peter J. Brenner (dir.), *Der Reisebericht*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1989, p. 14.

6. Nous citons d'après la réédition de 1799 du *Voyage en Syrie et en Égypte* reproduite dans les *Œuvres* de Volney, t. III, Paris, Fayard, 1998, p. 13. Mais il faut également se reporter à l'édition établie par Jean Gaulmier sous le titre de *Voyage en Égypte et en Syrie*, Paris-La Haye, Mouton, 1959, et qui contient une substantielle introduction.

7. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, *op. cit.*, p. 294.

(en Italie, en Grèce, en Suisse, en Orient avec Cassas), c'est-à-dire de luxueuses entreprises éditoriales composées de nombreuses planches gravées à partir des dessins d'artistes voyageurs, Volney refuse les séductions de l'image, au propre comme au figuré. Son récit, qui a quelque chose d'un essai sociologique, rejette l'idée de séduire le lecteur en mettant sous ses yeux des « tableaux » flatteurs d'un Orient issu du regard esthétisant des peintres ou des écrivains. Ainsi les ruines, sur lesquelles tout le siècle des Lumières s'attendrit, et qui donnent lieu à des paysages parfaitement codifiés, avec des personnages qui méditent sur l'écroulement des empires, ou qui sont, au contraire, indifférents à la gloire de leurs ancêtres, – cet objet a un statut tout différent dans le *Voyage* de Volney, qui en fait le signe d'un réel dégradé, celui d'un empire ottoman qu'il ne cesse d'accuser de tous les maux. Dans le même esprit, Volney refuse de céder aux charmes de l'« exotisme », une notion qui jouera un rôle central dans le récit de voyage romantique, et qui prend naissance dès les années 1770, en particulier chez Bernardin de Saint-Pierre. Volney est ainsi parvenu à séduire ses contemporains précisément parce qu'il disait refuser de les séduire : belle ruse rhétorique…

L'auteur du *Voyage en Syrie et en Égypte* a inséré dans son propre texte un passage intitulé « Des exagérations des voyageurs », où il condamne l'« imagination » de ceux-ci :

> Qu'on examine un voyageur arrivant de pays lointains, dans une société oisive et curieuse ; la nouveauté de ses récits attire l'attention sur lui ; elle va même jusqu'à la bienveillance pour sa personne : on l'aime parce qu'il amuse, et parce que ses prétentions sont d'un genre qui ne peut choquer. De son côté, il ne tarde pas de sentir qu'il n'intéresse qu'autant qu'il excite des sensations nouvelles. Le besoin de soutenir, l'envie même d'augmenter l'intérêt, l'engagent à donner des couleurs plus fortes à ses tableaux ; il peint les objets plus grands pour qu'ils frappent davantage ; le succès qu'il obtient l'encourage ; l'enthousiasme qu'il produit se réfléchit sur lui-même ; et bientôt il s'établit entre ses auditeurs et lui une émulation et un commerce par lequel il rend en étonnement ce qu'on lui paye en admiration[8].

Volney n'est pas le premier à jeter le soupçon sur la véracité des dires du voyageur. Mais ce qui est nouveau est le lien qu'il établit entre le genre des Voyages et le public qui les lit, celui-ci déterminant, par ses attentes,

8. *Ibid.*, p. 184.

celui-là. Dans ces considérations qui relèvent déjà d'une « esthétique de la réception » en germe (H.-R. Jauss), Volney pointe avec beaucoup de clairvoyance la façon dont le voyageur, alors même qu'il est censé rapporter fidèlement ce qu'il a vu, est conduit à embellir son propre récit. Les inévitables déceptions du voyage sont alors camouflées, et même transformées en « tableaux » idéalisants, dont le modèle est à chercher dans la pastorale ou dans la scène de genre plutôt que dans l'observation rigoureuse.

Tout au long du *Voyage en Syrie et en Égypte*, Volney s'en prend, directement ou indirectement, à son contemporain Savary, qu'il accuse de voir l'Orient à travers le prisme des *Mille et une nuits*. À vrai dire, ce sont plutôt les auteurs de l'antiquité classique (grecque et romaine), ou encore l'idée rousseauiste d'« état de nature », qui semblent conditionner le regard que porte l'orientaliste Claude Savary sur l'Égypte. Ce dernier y avait séjourné trois ans, entre 1776 et 1779, notamment à Damiette, chez des notables qu'il peint comme de sages épicuriens, ou à Rosette, dont l'image paradisiaque qu'il donne de ses jardins marquera ses lecteurs. Pourtant, Savary critique, comme Volney, les effets néfastes de la domination turco-mamelouke. Mais il ne croit pas que le peuple égyptien soit devenu irrémédiablement « esclave » et il tente au contraire de démontrer, en comparant par exemple l'*Odyssée* et l'*Énéide* avec un certain nombre de rituels quotidiens qu'il observe chez les habitants du Delta, qu'on retrouverait dans l'Égypte moderne les mœurs antiques (respect de l'autorité paternelle, sens de l'hospitalité, etc.) qui auraient précisément disparu de la France « civilisée ».

Volney, quant à lui, s'interdira ce type de primitivisme, et, au nom d'un « amour impartial de la vérité[9] », il prend systématiquement le contre-pied de Savary. Ce dernier avait consacré un chapitre enthousiaste de son récit de voyage aux bains du Caire :

> Lorsqu'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne ; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse et semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur[10].

Volney, à l'inverse, dénonce l'« usages immodéré » des bains chauds dans

9. *Ibid.*, p. 13.
10. Cité par Jean-Claude Berchet dans *Le Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 827.

la capitale égyptienne et il ajoute, pour faire bonne mesure, dans l'un des rares passages du *Voyage* où il parle à la première personne du singulier pour relater son expérience :

> Plusieurs négocians du Kaire aiment le bain, d'autres s'en sont trouvés maltraités, et je leur ai ressemblé. Il m'a donné des vertiges et des tremblemens de genoux qui durèrent deux jours[11].

Si le « je » volneyien est assez rare, il apparaît néanmoins lorsque le narrateur cherche à crédibiliser son récit, comme le font souvent les voyageurs en adoptant la posture du *témoin*. Ainsi lorsqu'il cherche à convaincre son lecteur des conséquences de la mauvaise gestion des richesses par les beys mamelouks, Volney laisse tout d'un coup éclater un « j'ai vu » qui sonne comme un « j'accuse » :

> Je n'oublierai jamais que revenant de Syrie en France, au mois de mars 1785, *j'ai vu* sous les murs de l'ancienne Alexandrie, deux malheureux assis sur le cadavre d'un chameau, et disputant aux chiens ses lambeaux putrides[12].

C'est le principe hérodotéen de l'*autopsie* (le regard par soi-même) qui est ici réactivé[13], et qui permet de rappeler que le *Voyage en Syrie et en Égypte*, malgré son apparente « désubjectivation », est bien un récit de voyage, fondé sur l'expérience d'un *moi* qui ne peut s'absenter totalement du discours.

LE CHOC DE LA RENCONTRE

Le chapitre I du *Voyage* de Volney commence par le récit de l'arrivée à Alexandrie, mis en scène comme un véritable choc culturel qui désoriente totalement le voyageur. En homme des Lumières proche des Philosophes, Volney cherche d'abord à illustrer une vérité générale. Celle-ci s'énonce de la façon suivante : « C'est en vain que l'on se prépare, par la lecture des livres, au spectacle des usages et des mœurs des

11. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 173, n. 1.
12. *Ibid.*, p. 135-136 ; je souligne.
13. Voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980. L'« autopsie » est l'un des éléments constitutifs de la poétique du récit de voyage. On le trouve par exemple à la Renaissance chez Thevet et Léry, deux voyageurs auxquels Frank Lestringant a consacré de nombreux travaux.

nations ; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit à celui des objets sur les *sens*[14]. » Marqué par l'héritage sensualiste de Condillac, Volney se méfie de toutes les constructions *a priori* qui, dans son esprit, ne peuvent que déformer une réalité qu'il pense *immédiatement* perceptible. Alors même qu'une solide culture devrait être un atout pour le voyageur, surtout pour un voyageur sérieux comme Volney, celui-ci prévient son lecteur de l'inévitable non-coïncidence entre le réel auquel il va être confronté et les représentations qu'il peut s'en faire. C'est donc, dans un premier temps, une sorte de phénoménologie du voyage avant la lettre que dévoile cette arrivée à Alexandrie :

> Descend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens ; c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effrayent son oreille ; ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures triangulaires, et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches ; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase ; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille ; et ces pipes de six pieds ; et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies ; et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir ; et ces ânes sellés et bridés, qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles ; et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats ; et cette foule immonde de chiens errans dans les rues ; et ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme[15].

On voit comment Volney présente les choses : tout se passe comme si le réel parvenait directement au voyageur, essentiellement à travers l'ouïe et la vue – les *audita* (choses entendues) et les *visa* (choses vues) sont d'ailleurs, depuis Hérodote, au fondement du rapport que l'homme établit avec le monde. Cela dit, nous savons bien que le monde, proche ou lointain, n'est jamais perçu de manière immédiate. D'autre part, cette réalité nouvelle, il faut bien la *construire textuellement*, et c'est précisément ce que fait Volney. Loin d'apparaître comme une altérité indifférenciée, Alexandrie est clairement présentée comme une antithèse de Paris. La *comparaison*, qui est l'une des figures les plus employées dans le genre des

14. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 15 ; je souligne.
15. *Ibid.*, p. 16.

Voyages, sert ici à établir tout à la fois une *différence* et une *hiérarchie*. Toute une série de termes négativement connotés permet ainsi de créer un jeu de miroirs inversés : « sons barbares », « formes bizarres », « visages brûlés », « hideux chameaux », etc., – autant de formules qui manifestent un rejet viscéral. Par ailleurs, ce passage est construit de manière très rhétorique : de nombreux déictiques contribuent à plonger le lecteur dans un monde totalement opposé à son propre univers de référence (*ces* visages brûlés », « *cet* amas d'étoffe », « *ce* long vêtement », etc.). Cet Orient totalement différent, ou plus exactement cet anti-Occident, possède aussi un caractère pléthorique suspect (*et* ces pipes [...], *et* ces hideux chameaux [...], *et* ces ânes sellés et bridés [...], *et* ce marché mal fourni... ») ; d'autre part, si Alexandrie est présentée comme une sorte de grand bazar oriental, celui-ci, loin d'apparaître dans toute sa séduisante diversité, comme chez Gautier par exemple, au milieu du XIXe siècle[16], fait l'objet d'une énumération volontairement lassante qui annonce un Orient dégradé ; enfin, les habitants sont présentés de manière déshumanisée, du moins au regard des critères anthropologiques occidentaux (visages brûlés, crânes rasés, corps voilés), au point que les femmes, apparaissant dans la description *après* les chiens errants, et qualifiées d'« espèces de fantômes ambulans », renvoient quasiment au paradigme littéraire des ombres infernales.

L'Égypte de Volney est, au sens propre, anti-pittoresque : indigne d'être peinte comme un objet esthétique, car profondément laide, jusqu'à ces « hideux chameaux » qui pourtant exerceront une fascination continue sur les voyageurs ultérieurs. Loin de donner lieu à une perception spontanée, cette Égypte répulsive est en réalité présentée comme l'envers systématique de la France. Volney ne met à aucun moment en cause sa « perception » – et pour cause, puisqu'il construit une *représentation* –, mais il tâche de la rationaliser, comme on le voit dans la suite de l'*incipit* de son *Voyage* :

> Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion ; ce n'est qu'après être arrivé au gîte si désiré quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec réflexion ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre et noirâtre, qui marche nus pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, lui font soupçonner la rapacité de la violence, et la défiance de l'esclavage. Mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de terre. Dans nos contrées, les ruines sont un objet de curiosité : à peine trouve-t-on, aux lieux écartés, quelque vieux château, dont le délabrement annonce plutôt la désertion du maître, que la misère du lieu. Dans Alexandrie, au contraire, à peine sort-on de la ville neuve dans le continent, que l'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours, qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets ; des pans entiers sont écroulés ; les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits, distribué par des murs à demi-enfouis, semé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, et où l'on ne trouve de vivant, que des chacals, des éperviers et des hiboux[17].

16. Voir le chapitre consacrés aux bazars dans *Constantinople* (1853), texte réédité dans *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à documents, 1990.

Le grand coupable, pour Volney, c'est le « despotisme oriental », c'est-à-dire un système de gouvernement jugé arbitraire et cruel, et auquel sont attribués tous les maux de l'empire ottoman. Montesquieu avait théorisé, dans l'*Esprit des lois*, le lien entre le climat chaud de l'Asie et la tyrannie du sultan transformant l'ensemble de ses sujets en « esclaves[18] ». Toute une série de conséquences découlaient de cette analyse : la peur est le sentiment dominant dans un système qui se maintient par l'imposition de la terreur ; étant donné la rapacité du pouvoir, nul n'a intérêt à entretenir quoi que ce soit, qu'il s'agisse des habitations ou des champs laissés à l'abandon ; face à un avenir sombre, la population ne songe pas à se reproduire, elle décroît, au contraire. On est là, bien entendu, dans un fantasme, mais celui-ci est très largement partagé par le XVIIIe siècle. Volney en hérite, tout en opérant un déplacement d'accent, dans la mesure où, pour lui, c'est moins la géographie, que la nature du gouvernement qui explique le maintien ou la chute des empires, comme il l'expliquera en 1791 dans *Les Ruines*. Le *Voyage en Syrie et en Égypte* illustre d'ailleurs ce principe, mais selon un raisonnement qui est vicié, puisque Volney ne « voit » que ce qu'il « sait » déjà. L'Égypte, province ottomane, ne peut à ses yeux qu'être contaminée par les tares du « despotisme ». Dans ce pay-

17. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 17.
18. Voir Alain Grosrichard, *Structure du sérail*, Paris, Le Seuil, 1979.

sage désolé où règnent les prédateurs et les animaux nocturnes, la mort est inscrite dans la pierre elle-même. Loin de l'image (qui sera celle de la fin du XIXe siècle) d'une cité levantine prospère, l'Alexandrie de Volney est une ruine, dont les responsables désignés sont les Turcs[19]. Pour lui, la situation est d'ailleurs semblable au Caire, ville remplie de « terrains vides, et de ruines[20] », et même dans l'ensemble de l'Égypte, décrite comme un vaste désert, c'est-à-dire comme une série d'absences, comme si le paysage lui-même était une conséquence de l'incurie ottomane :

> Nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes [...]. Il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires ; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes[21]...

Volney est tellement soucieux de ne pas idéaliser son objet qu'il finit par donner une image véritablement cauchemardesque de l'Égypte. Un chapitre entier est consacré aux maladies qui y règnent :

> Marchant dans les rues du Kaire, j'ai souvent rencontré sur cent personnes, vingt aveugles, dix borgnes et vingt autres dont les yeux étaient rouges, purulens ou tachés. Presque tout le monde porte des bandeaux, indices d'une ophtalmie naissante ou convalescente[22].

Certes, pour un homme *éclairé* comme Volney, le spectacle d'un peuple d'aveugles ou de mal-voyants est proprement insupportable ! Même si les problèmes de vue dans la population égyptienne sont attestés jusqu'au XXe siècle encore, il est évident qu'on a ici affaire à une exagération qui trahit l'obsession volneyienne de la dégradation et qui renvoie à une représentation symbolique de l'*aveuglement*, celle d'un peuple soumis la férule des Turcs, dont le gouvernement « despotique » est à l'opposé des Lumières françaises.

19. « Pourquoi, dira-t-on en Europe, ne réparent-ils pas le port neuf ? C'est qu'en Turkie, l'on détruit sans jamais réparer. On détruira aussi le port vieux, où l'on jette depuis deux cents ans le lest des bâtimens. L'esprit turk est de ruiner les travaux du passé et l'espoir de l'avenir ; parce que dans la barbarie d'un despotisme ignorant, il n'y a point de lendemain », écrit Volney dans son *Voyage* (*op. cit.*, p. 19).
20. *Ibid.*, p. 163.
21. *Ibid.*, p. 182. Rappelons que l'Égypte est constituée à 96 % par du sable.
22. *Ibid.*, p. 167.

L'ÉGYPTE AVANT LES TURCS

Est-il possible, en lisant le *Voyage en Syrie et en Égypte*, de sortir de cette véritable turcophobie ? En partie, dans la mesure où Volney aborde une période de l'histoire égyptienne antérieure à la conquête ottomane. Mais son regard n'en est pas pour autant plus clément, comme on le voit dans le chapitre qu'il consacre à la population d'Égypte. Parmi les quatre « races principales d'habitans » de ce pays[23], deux sont antérieures à la domination des Turcs et des Mamelouks, à savoir les Arabes et les Coptes. Volney s'attarde assez longuement sur les Coptes, c'est-à-dire les chrétiens d'Égypte. Il rappelle que leur nom est sans doute une altération du grec *Aigouptios*, « Égyptien », – une hypothèse qui est encore largement admise aujourd'hui. Les Coptes seraient donc les Égytiens par excellence, les descendants de ceux qui vivaient au temps des Pharaons. Cette origine prestigieuse ne suffit pourtant pas, pour Volney, à leur permettre d'échapper à la corruption généralisée qui touche leur pays, dans la mesure où les Coptes seraient le fruit d'un mélange entre deux types de populations, à savoir les Noirs et les Grecs. En ce qui concerne les premiers, Volney est convaincu, à la suite d'Hérodote, que les anciens Égyptiens avaient des traits négroïdes. Dans l'édition de 1799 du *Voyage*, il s'efforce de renforcer la validité de cette thèse en faisant appel à une double explication. Il emploie d'abord un argument anthropologique, qui s'appuie sur Johann Friedrich Blumenbach, professeur de physiologie et d'anatomie comparée à Göttingen, auteur notamment d'une dissertation *De Generis humani varietate nativa* (1775), traduite en français en 1804 sous le titre *De l'unité du genre humain et de ses variétés*, mais connue de toute l'Europe savante dès la fin du XVIIIe siècle[24]. Blumenbach est un monogéniste, c'est-à-dire qu'il croit, comme Buffon, à l'unité fondamentale du genre humain. Mais, comme la plupart de ses contemporains, il s'intéresse aux caractéristiques particulières de chaque « race » humaine et à leur héritabilité. Volney cite donc un mémoire du savant allemand dans lequel celui-ci

23. *Ibid.*, p. 62.
24. Voir Claude Blanckaert, « Les conditions d'émergence de la science des races », dans *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIIIe-XIXe siècles)*, sous la dir. de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Siences Humaines », 2003, p. 138-139.

explique qu'il a eu l'occasion de disséquer plusieurs momies égyptiennes, et d'où il ressort que les crânes de ces momies appartiennent notamment à la « race ethiopienne caractérisée par les joues élevées, les lèvres épaisses, le nez large et épaté, les prunelles saillantes ; ainsi, ajoute-t-il, que Volney nous représente les Coptes aujourd'hui[25] ». La démonstration est à vrai dire biaisée, puisque Blumenbach mentionne trois races, et que Volney n'en retient qu'une, pour les besoins de sa démonstration. C'est peut-être pour cette raison qu'il ajoute dans la même note un autre argument, de type esthétique cette fois-ci, et qui vient renforcer sa propre conviction, émise dès la première édition du *Voyage*, à savoir que le Sphinx de Guizeh a « une tête caractérisée *négre* dans tous ses traits[26] » :

> Le docteur Blumenbach cite aussi, en preuve de la première race [ethiopienne], le sphinx gravé dans Norden [dans son *Voyage d'Égypte et de Nubie*, Copenhague, 1775], auquel les plus savans antiquaires n'avaient pas fait attention jusque-là. J'y ajoute en cette édition pour nouveau témoin, le même sphinx dessiné par l'un des artistes les plus distingués de nos jours, le citoyen Cassas, auteur du *Voyage pittoresque de la Syrie, de l'Égypte*, etc. L'on y remarquera, outre des proportions gigantesques, une disposition de traits qui établit de plus en plus ce que j'ai avancé[27].

À vrai dire, le caractère négroïde du Sphinx, dans cette gravure, ne va pas de soi. Mais Volney fait feu de tout bois pour prouver que les Pharaons étaient noirs et qu'on peut encore voir les traces de ce type physique chez les Coptes dans l'Égypte du XVIIIe siècle.

Non seulement Volney ne manifeste aucune négrophobie, mais il adopte même une position négrophile, en accord avec celle d'un philosophe abolitionniste comme Condorcet[28] :

> Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l'ignorance actuelles des Coptes, issues de l'alliance du génie profond des Égyptiens, et de l'esprit brillant des Grecs ; de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la parole ; d'imaginer enfin que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté et de l'humanité que l'on a sanctionné le plus barbare des esclavages, et mis en problème *si les hommes noirs ont une intelligence de l'espèce des hommes blancs*[29] !

25. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 66, n. 2.
26. *Ibid.* ; souligné par Volney.
27. *Ibid.* La gravure de Cassas est reproduite à la p. 501 de cette édition.
28. Voir ses *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* (1781). Ce texte a été réédité, en 2001 avec une postface d'Alexandrine Duhin, aux éditions Mille et une nuits.

Le problème des Coptes, tels que Volney les représente, n'est nullement leur supposée origine négroïde, mais le fait que celle-ci soit corrompue par un mélange avec les différentes populations qui occupèrent l'Égypte dans l'Antiquité tardive :

> Les Égyptiens étaient de vrais nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique ; et dès-lors on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa première couleur, en conservant cependant l'empreinte de son moule original[30].

Volney ne se contente pas d'essayer de retrouver, malgré les métissages démographiques, des traits constitutifs de telle ou telle « race » qui peuvent parfois, pense-t-il, « suppléer au silence de l'histoire[31] ». Il s'attache aussi à repérer les nouvelles catégories anthropologiques qui découlent de ces mélanges de populations. Or les Coptes sont, pour lui, un cas exemplaire de la corruption incarnée par les formes humaines hybrides :

> En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race, je lui ai trouvé un caractère particulier qui a fixé mon attention : tous ont un ton de peau jaunâtre et fumeux, qui n'est ni grec ni arabe ; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse ; en un mot, une vraie figure de Mulâtre[32].

Ce portrait a frappé les lecteurs contemporains, et on le retrouvera, avec quelques variantes, dans plusieurs textes ultérieurs sur l'Égypte, par exemple chez Herbin de Halle[33]. Il annonce d'ailleurs, plus largement, la haine de l'hybridité que le XIXe siècle développera : il n'est pas besoin

29. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 67 ; souligné par l'auteur.
30. *Ibid.*, p. 66. Cette thèse très controversée a été reprise au XXe siècle par Cheikh Anta Diop (*Nations nègres et culture*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1954 et 1979), et, plus près de nous, par Martin Bernal, qui l'élargit à ce qu'il considère comme les origines noires de la Grèce (*Black Athena : les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, trad. fr., Paris, PUF, 1996).
31. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 61.
32. *Ibid.*, p. 65.
33. Voir notre article « La "décadence" des Coptes : des récits de voyage en Orient à la *Description de l'Égypte* », dans *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie*, éd. Marie-Noëlle Bourguet, Daniel Nordman, Vassilis Panayotopoulos et Maroula Sinarellis, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques/FNRS, 1999, p. 243.

d'attendre Gobineau et son célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) pour s'apercevoir que l'immense majorité des voyageurs en Orient, sensibles à la diversité des peuples de l'empire ottoman, sont simultanément en quête d'identités bien tranchées et de pureté anthropologique. Quant aux Coptes, ils ajoutent à la « tare » du mélange racial celle d'avoir la réputation d'être inféodés au pouvoir en place, dans la mesure où ils récoltent l'impôt pour le compte des beys : « Ces écrivains, méprisés des Turks qu'ils servent, et haïs des paysans qu'ils vexent, forment une espèce de corps dont est chef l'écrivain du commandant principal[34]. » On retrouve ici le thème du « despotisme oriental », qui vient en quelque sorte confirmer le discrédit jeté par Volney sur une Égypte dégradée dès lors que les différentes composantes de sa population sont mélangées. Au fond, Volney combine deux obsessions raciologiques qui s'appuient l'une et l'autre sur la prise en compte de l'histoire humaine. D'une part, les phénomènes de migrations et de conquêtes impliquent une hybridation des populations mises en contact, laquelle est aussitôt interprétée comme une perte de substance anthropologique. D'autre part, Volney postule que, malgré cette dégradation qui touche d'ailleurs, selon lui, d'autres « races » que les Coptes en Égypte (ainsi les Turcs sont-ils accusés de diviser et de *corrompre* les Bédouins, alors même que ceux-ci, par leur nomadisme, devraient pouvoir conserver leur « caractère original[35] »), il est possible de considérer la physionomie comme « une sorte de monument propre en bien des cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples ».

Il n'y a donc pas de peuple sans histoire, puisque le corps humain en est le dépositaire, que ce soit pour témoigner d'une imaginaire origine intouchée ou d'une tout aussi imaginaire corruption par métissage. Cette raciologie naissante, depuis Buffon, n'est pas encore instaurée en système à l'époque de Volney. Mais elle est dangereuse idéologiquement, car elle ouvre la voie à une hiérarchisation et à une stigmatisation des « races » humaines, telle qu'elle se développera dans la seconde moitié du XIXe siècle.

* * *

34. Volney, *Voyage*, *op. cit.*, p. 65.
35. *Ibid.*, p. 64.

On voit que l'exigence de vérité proclamée par Volney dans la Préface de son *Voyage en Syrie et en Égypte* est sujette à caution. Sans doute rejette-t-il toute forme d'idéalisation qui lui semble découler d'un code esthétique comme le « pittoresque ». mais, ce faisant, il crée une contre-image, celle d'une Égypte « désertique », opposée aux tableaux riants du Delta peints par Savary :

> En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Kaire ; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turks, qui méprisent les champs et la culture[36].

Cette turcophobie fera école. On la retrouvera chez Chateaubriand qui, bien qu'opposé à Volney sur le plan religieux, reprend dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) le même type de considérations sur le « despotisme », la « barbarie » et l'« ignorance » des Turcs. En revanche, et bien qu'il reste peu de temps en Égypte, l'auteur de l'*Itinéraire* la décrit de façon plus différenciée que son prédécesseur. S'il dénonce en Méhémet-Ali (pacha d'origine albanaise ayant reçu en 1805 l'investiture du sultan de Constantinople après avoir pris le pouvoir) un « chef corrompu[37] », il décrit aussi le paysage contrasté des bords du Nil en renouant avec le « pittoresque » que congédiait l'austère Volney : « Le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure ; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire ; les pyramides lointaines de Saccarah, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs ; tout cela formait un tableau qui n'a point d'égal sur la terre[38]. » Mais la description d'Alexandrie que donne Chateaubriand est, à l'évidence, encore marquée par celle de Volney :

> Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève [...] : tel était le spectacle[39].

Quant aux Coptes, Chateaubriand n'en parle pas. Mais il manifeste le même rejet que Volney à propos des phénomènes d'hybridité. C'est, sans

36. *Ibid.*, p. 183.
37. François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 472.
38. *Ibid.*, p. 466.
39. *Ibid.*, p. 479.

surprise, le mélange des religions qui choque profondément le narrateur de l'*Itinéraire* : « Nos Albanais, moitié Musulmans, moitié Chrétiens, criaient "Mahomet ! et Vierge Marie !", tiraient un chapelet de leur poche, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air et marchaient sur le ventre des Chrétiens et des Musulmans[40]. »

Il faudra attendre le *Voyage en Orient* (1835) de Lamartine, puis celui de Nerval (1851), pour que change le regard occidental sur les Turcs, et, plus largement, sur un Orient à la fois divers et métissé.

CNRS ; UMR LIRE 5611

40. *Ibid.*, p. 464.